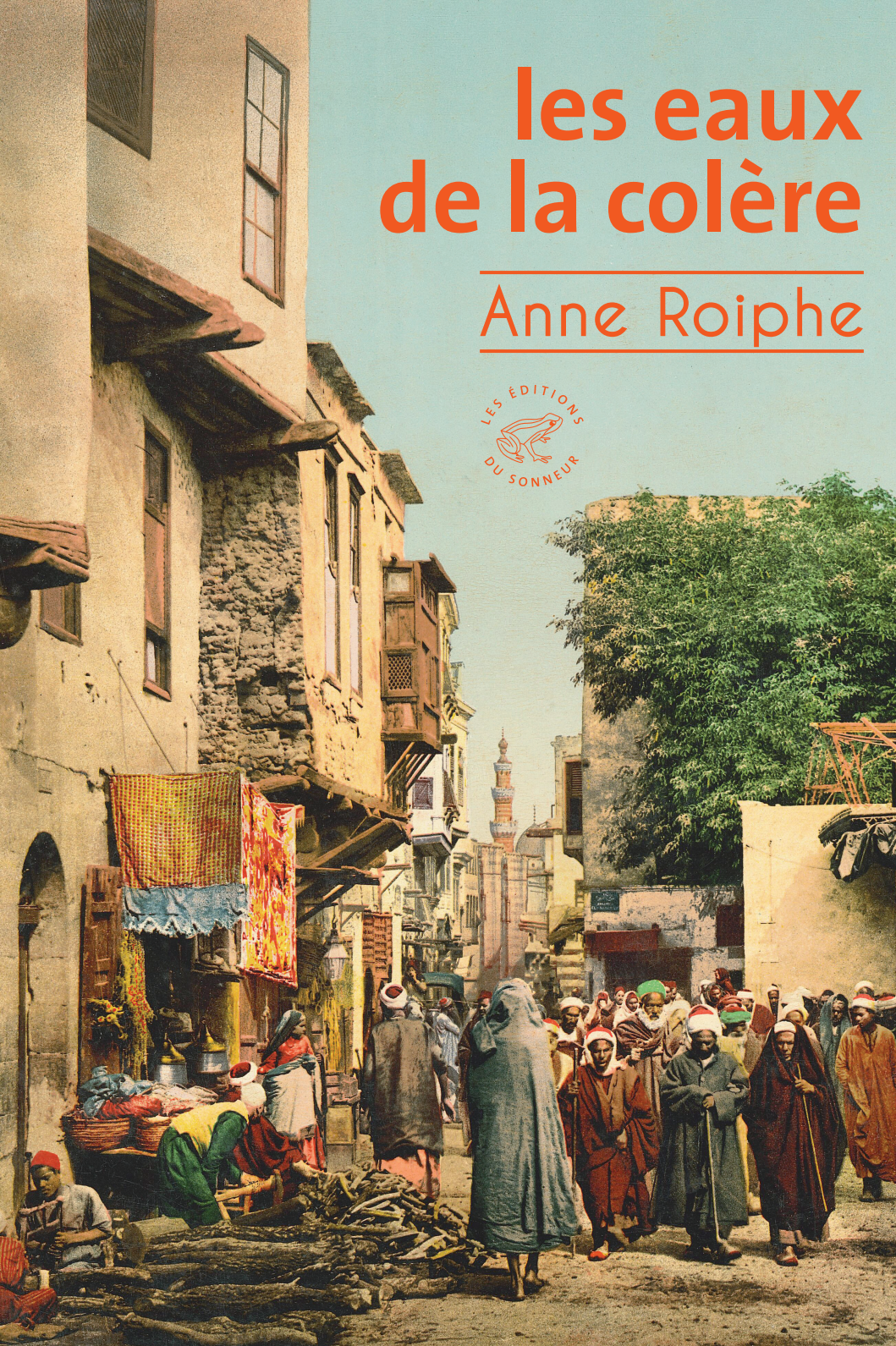
les eaux de la colère

Anne Roiphe

LES ÉDITIONS DU SONNEUR



les eaux de la colère

© Anne Roiphe, 2006
Titre original : *An Imperfect Lens*
This translation published by arrangement with Crown Publishers,
an imprint of the Crown Publishing Group,
a division of Random House LLC.

Pour la traduction française © Les Éditions du Sonneur, 2015
ISBN : 978-2-37385-234-9
Dépôt légal : mai 2021
Conception graphique : Sandrine Duvillier
Photo de couverture : © LEDS, photochrome d'après une photo de Félix Bonfils,
Égypte, vers 1880

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

les eaux de la colère

Anne Roiphe

Traduction de l'anglais (États-Unis)
par Blandine Longre

À Herman Roiphe, docteur en médecine.
Un homme qui fit des études de chimie, mais qui devint
psychanalyste – mon compagnon dans l'existence.

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont à mettre sur le compte de l'imagination de l'auteur ou bien ont été utilisés à des fins fictionnelles. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé, des événements ou des lieux réels est souvent fortuite.

1

APRÈS UNE NUIT À L'ANCRE, l'*Andromeda*, barré par un pilote des environs, contourna le petit phare qui se dressait au bout d'une longue jetée. Les boutres, les brigantins, les trois-mâts et les sloops qui entraient dans le nouveau port traversaient prudemment le canal rocheux de Boghaz.

Une fois dans la rade, le navire croisa les masses noires des cuirassés rouillés, le pavillon rouge orné de l'étoile et du croissant flottant à leur poupe. L'endroit grouillait de marins coiffés de bonnets écarlates. Des timoniers barbus, portant des tarbouches, avançaient à la rame entre les grands vaisseaux qui arboraient le drapeau des États-Unis d'Amérique ou l'Union Jack. Des bateaux à vapeur de compagnies françaises ou anglaises ne cessaient d'entrer et de sortir du port à vive allure, ou bien étaient au repos, momentanément amarrés dans les eaux saumâtres de la rade. Quelques felouques appartenant au pacha allaient et venaient ; une fioriture turque était peinte sur leur poupe et des caractères arabes dorés, aux hampes allongées, décoraient les

casiers qui renfermaient leur roue à aubes. Des appels bruyants jaillissaient des sifflets à vapeur, tandis que les traînées grises des cheminées tachetaient le ciel et que des cloches retentissaient au-dessus du port.

Le soleil tapait sur le bastingage en bois du navire. Campé sur le gaillard d'avant, le capitaine observait ses marins qui amarraient les cordages, récuraient le pont et faisaient rouler hors de la cale les tonneaux contenant les étoffes, les poussant jusqu'aux planches avant de les débarquer sur les docks en contrebas. Le bateau se balançait doucement sur la marée haute. Le voyage n'avait pas été trop éprouvant. L'équipage n'avait essuyé qu'une seule tempête, traversée sans dommage, à l'exception du manque de sommeil, inévitable, et de la perte du cousin d'un matelot, lui-même cousin d'un troisième : lors d'une manœuvre abrupte, un bout-dehors avait pivoté et heurté la tête du marin. Le capitaine avait consigné ce décès dans son journal de bord, bien que le nom du mort n'eût pas été noté ; après une brève prière chrétienne, son corps fut jeté à la mer, où il disparut parmi les rayons de lumière, les bourgeons gonflés d'une branche d'algue, les écailles chatoyantes des poissons, l'odeur fétide d'excréments lancés d'un seau qui avait servi quelques instants plus tôt, le tout mêlé aux embruns salés, tandis que les traces de sang s'effaçaient déjà sur le pont.

Le navire transportait de gros rouleaux d'étoffe teinte achetée à un marchand de Calcutta, étoffe pressée, taillée, puis tendue sur des poteaux de bois. Des dizaines d'hommes aux pieds nus avaient versé de l'eau dans les tonneaux, chargé la cargaison dans la cale, emballé céréales et fruits secs dans des paniers. Tout à leur travail, ils glissaient souvent dans la rivière peu profonde qui coulait derrière l'entrepôt de la compagnie jusqu'aux docks. L'eau boueuse maculait leurs mains de taches sombres. Les rouleaux d'étoffes bleues et rouges, certaines ornées de motifs dorés peints au pochoir et représentant des oiseaux et des plantes, étaient destinés aux corps des Égyptiennes ; ces tissus envelopperaient leurs rondeurs, mouleraient leurs seins, seraient agrémentés de bracelets et de broches. Les femmes s'y prendraient comme des Parisiennes pour satisfaire aux goûts des hommes dans l'intimité de leurs chambres. Il s'agissait d'une cargaison coûteuse, ce qui contribuait à la satisfaction du capitaine.

La chaleur ce jour-là était étouffante. Les matelots, torse nu, ôtaient souvent les simples liens de corde qui leur tenaient lieu de chaussures afin de courir, grimper, tirer et pousser leurs charges avec plus d'efficacité. Les réserves d'eau douce étaient presque épuisées. Ne restaient que deux tonneaux, l'un à bâbord, l'autre à tribord. Le premier

fut hissé sur le pont et le mousse, qui exerçait plusieurs fonctions et que l'on se passait de hamac en hamac chaque nuit, plongeait régulièrement la tasse de cuivre dans le tonneau et portait précautionneusement le récipient sans perdre l'équilibre – en dépit du balancement du navire, des hommes qu'il croisait, des rouleaux d'étoffe que l'on débarquait, des échelles de corde qui oscillaient d'avant en arrière sur les flancs du bateau –, puis tendait le gobelet à ceux qui le hélaient. Alors qu'il enjambait la chaîne de l'ancre qui amarrait le navire dans le port, une mouette passa près de sa tête et ses ailes déployées lui frôlèrent la joue. Le garçon se baissa vivement et, ce faisant, glissa. L'eau se renversa sur son pied et se répandit entre ses orteils poussiéreux, craquelés par le soleil ardent et les coups de vent, si fréquents en mer. Il retourna remplir sa tasse au tonneau.

Des formes en croissant de lune, imperceptibles et palpitantes, protégées par leurs mouvements rapides et invisibles, se déplaçaient, pareilles à des versions immensément rapetissées de la Parole de Dieu sur les murs d'un royaume récalcitrant. Le garçon les portait sur son pied, dans la tasse, dans le seau. Personne ne refusait l'eau qu'il offrait. Sans elle, nul homme n'aurait pu travailler par cette chaleur. Même avec de l'eau, certains marins avaient besoin

de faire une pause, de s'accroupir sur le pont ; tous avaient la langue sèche et gonflée, collée au palais. Lorsqu'ils rejetaient la tête en arrière, leurs muqueuses se gorgeaient de l'eau coulant vers leur gosier, apaisant leur soif. Le capitaine appela le garçon, qui lui apporta la tasse ; avant de se désaltérer, l'homme versa de l'eau sur ses mains, couvertes qu'elles étaient de la poussière en suspension dans l'air et que brassaient les roues des voitures sur les docks, les charrettes tirant leur cargaison, et les hommes qui montaient ou descendaient.

Il fallut quelques heures aux inspecteurs des douanes anglaises, accompagnés de soldats armés de pied en cap, pour émerger de leurs quartiers où flottait le drapeau britannique qui avait depuis peu remplacé celui des Français – changement qui laissait le capitaine et son équipage totalement indifférents.

De grands palais bordaient la large avenue qui suivait la courbe du rivage, tandis que des demeures plus humbles se dressaient au centre de la ville. Les mosquées blanches, coiffées de dômes, s'élevaient au-dessus des ruelles. La coupole de l'église orthodoxe brillait comme une moitié de citron, dominant les arbres qui flanquaient les rues. Sur les pavés du bazar, les noyaux d'olive et les éclaboussures de vin et de fruits trop mûrs se mêlaient au sang des animaux

égorgés. Les bruits de la ville, le clic-clac des souliers aux semelles de bois, le tintement des cloches, les cris des marchands, le claquement des sabots des baudets sur les pierres, la course des petits âniers qui lançaient des « Promenade à dos d'âne, promenade à dos d'âne » en italien, anglais, arabe, français, les aboiements des chiens, les piaillements des oiseaux en cage, la chaleur lourde et humide qui régnait ce jour-là, la poussière dans laquelle toutes ces choses remuaient et soupiraient, se déplaçaient et changeaient de position – tout cela fatiguait le mousse. Il accepta le bout de pain que lui offrait l'un des marins et le mangea, arrachant lentement, un à un, des morceaux de mie qui noircissaient au contact de ses doigts poussiéreux.

Plus tard, le garçon s'endormit sur le banc d'une taverne. Il se réveilla en sursaut. Il avait mal au ventre. Il se précipita dans la rue et, aux premières heures, à la lueur du million d'étoiles pâles qui baissaient au-dessus de lui, le contenu de son estomac se répandit dans la fange du trottoir en pierre. Quand le soleil se leva, que les animaux et les hommes commencèrent à s'agiter et que par les fenêtres cintrées, ouvertures sans vitres, filtrèrent les rayons innocents d'un jour nouveau, ce fut dans le caniveau que le mousse s'allongea, tremblant de tous ses membres, couvert de saleté – la sienne et celle qu'il avait récoltée dans la rue.

Il n'était pas rare de voir un enfant, crasseux de surcroît, dans la rue. Avant que la plupart des Alexandrins ne se fussent réveillés dans leur lit, n'eussent lavé leurs visages dans des cuvettes, goûté au café préparé dans leur cuisine, le corps du garçon s'était flétri et ratatiné, avait perdu sa teinte cuivrée, la peau virant au gris ardoise. Les yeux ouverts, il gisait, mort. Nulle main n'était venue le réconforter pendant la nuit. Nulle mère ne lui avait apporté quelques gorgées d'eau ni n'avait prié pour le salut de son âme.

De l'eau émergea la vie, et toute vie ne cesse de réclamer de l'eau. Les êtres humains, qui contiennent plus d'eau que de chair, flottent dans leurs corps ; et pourtant, de l'eau, de cette eau indispensable, de cette eau bienvenue peut survenir la mort. C'est ainsi qu'un matelot appartenant au même équipage se réveilla dans le lit qu'il avait payé pour la nuit, au dernier étage du bâtiment abritant la taverne. Il brûlait, grelottait de fièvre, en proie à la colique, les yeux révulsés dans leurs orbites. La servante ôta les draps malodorants de dessous son corps flasque et envoya sa fille, une enfant, chercher de l'eau pour les laver dans le baquet de l'arrière-cour. Le matelot mourut avant l'aube ; l'eau qui avait servi à nettoyer les draps fut jetée dans la ruelle où des fillettes aux pieds nus jouaient avec une poupée en bois, où les roues des charrettes éclaboussaient tout sur leur

passage, leurs rayons et leurs jantes se couvrant de cette même eau.

Il fallut une semaine au capitaine pour charger la cargaison qu'il emporterait à Calcutta. Le navire aurait à son bord du chanvre et des boîtes emplies de turquoises d'un bleu étincelant, extraites dans les collines ; les coffres renfermeraient des pièces d'or destinées aux propriétaires du bateau et des trésors, souvenirs que les hommes avaient achetés sur les marchés – une plume, un chapeau, une carte postale, un bouton d'écorce.

Dans les jours qui suivirent, la toute jeune femme aux seins encore retroussés, aux hanches encore étroites et peu avantageuses, aussi mince qu'un garçon, qui avait accueilli dans son lit un marin, avait reçu quelques pièces en échange de ses efforts pour le séduire, bu en sa compagnie un verre de vin, autorisant les lèvres de l'homme à embrasser une brûlure que lui avait infligé la grille du four, s'effondra dans l'embrasure d'une porte, tentant de fuir la chose qui était en elle, et mourut sur place.

Il est des organismes faits pour la chaleur du désert et d'autres pour le froid arctique, tel ce ver minuscule absorbant les bactéries plus petites qui survivent tout au long du sombre hiver, sous la neige, dans un état de quasi-congélation, à l'intérieur des glaces turquoise des pics

polaires. Certains organismes s'installent volontiers sur la peau chaude et velue des daims, des écureuils et des chauves-souris. D'autres survivent dans les profondeurs du sol, se nourrissant de l'humidité des gouttelettes de pluie qui s'infiltrent vers le centre ardent de la Terre. D'autres encore subsistent dans le ventre des moustiques ou bien dans le sang chaud des êtres humains. Les gens sont si fiers de leur âme, de son aptitude tant vantée à distinguer le bien du mal, à vénérer Dieu, à servir le roi ou la patrie, à se montrer charitable envers les mendiants ; mais l'âme est en réalité facilement broyée, pulvérisée, éliminée par les microbes minuscules qui tourbillonnent çà et là, indifférents au *David* de Michel-Ange, aux Dix Commandements, aux nobles pyramides ou à la voûte gothique, tout autant qu'ils le sont aux frémissements insignifiants des cœurs libidineux ou aimants des hommes.

Le jour où le navire devait faire voile vers Calcutta, le capitaine se rendit dans les locaux de la Compagnie du Pacifique situés dans une large rue, derrière l'endroit où s'était jadis dressée la bibliothèque d'Alexandrie, la mythique bibliothèque incendiée. Le capitaine avait apporté ses journaux de bord et, tandis que le petit monsieur britannique, presque entièrement dissimulé par son énorme bureau, le félicitait pour l'efficacité de son travail, un clerc

égyptien lui présenta une coupe de fruits. Le capitaine choisit d'abord une pomme verte et ronde, puis vit une poire qui lui parut plus appétissante. Il reposa la pomme et prit la poire, qu'il plaça sur l'assiette qu'on lui tendait. Le clerc remporta la coupe dans son bureau et là, mordit dans la pomme, la dévorant jusqu'au trognon. Il rentra chez lui, y retrouva son épouse et, cette nuit-là, conçut un enfant qu'un jour il emmènerait à la plage pour lui apprendre à plonger dans l'écume blanche des vagues.

De retour sur le navire, dans sa cabine, le capitaine eut mal à la tête. La journée passée à terre était loin d'être seule en cause. Ses jambes faiblirent et les muscles de ses cuisses furent pris de tremblements. Quelques heures plus tard, il était étendu sur le pont, après avoir, dans sa fièvre, arraché sa chemise. Ses hommes étaient rassemblés autour de lui tandis qu'il se débattait, que ses yeux semblaient disparaître dans son crâne et que des stries bleues et violettes apparaissaient sur sa peau ; les matelots le lavèrent encore et encore cependant que ses intestins se vidaient, sanguinolents, et que sa fièvre montait. Peut-être avait-il évité le pire, peut-être était-il l'un des chanceux qui eussent pu se rétablir ; mais, une fois que la marée fut favorable, que le second eut levé l'ancre et que le navire fut hors de vue du port d'Alexandrie, les hommes, apeurés, jetèrent

par-dessus bord le capitaine qui respirait encore et dont le corps bascula dans les flots sombres et agités.

On était en 1883. Le choléra était arrivé à Alexandrie.

2

À PARIS, L'HIVER TOUCHAIT À SA FIN. Le célèbre scientifique Louis Pasteur avait reçu dans son laboratoire de l'École normale une liasse de lettres de la part de l'Académie des sciences de Londres. S'y trouvait, parmi les feuilles épaisses à présent étalées sur son bureau, le compte rendu suivant, paru dans le *Sunderland Herald* en octobre 1831, qui se fondait sur le rapport de deux médecins anglais, Barry et Russel, lesquels avaient assisté aux ravages de la maladie à Saint-Pétersbourg :

Les premiers symptômes sont des vertiges, des maux d'estomac, un pouls lent et des crampes au bout des doigts et des orteils. S'ensuivent des vomissements ou l'expulsion d'un liquide pareil à de l'eau de riz… Le visage devient anguleux, se ratatine, les yeux s'enfoncent dans leurs orbites et semblent habités d'une lueur de folie ; la surface entière du corps – lèvres, visage, cou, mains et pieds – est d'un bleu gri-